

## Concours d'écriture "Les plumes de Vauban"

Textes des lauréats

### *Brûlis* par **Hélène R.** (Lauréate lycée)

Brûle et calcine, j'abjure notre promesse  
Celle que tu me fis à l'aube de ma vie  
Quand mère riche tu me gorgeais d'ambrosie.  
Tu me comblais alors de tes chaudes caresses  
Avant que je n'allume en toi ce brasier.  
Ne me réduis pas en cendres dans ce foyer  
Enflammé, sans issues autres que la géhenne.  
Réprouvées acculées dans la vaine souffrance  
Où nous ne subsistons que grâce à l'Espérance  
L'avenir nous épie à travers ses persiennes.

Mais aujourd'hui tu n'as plus que le néant à m'offrir  
J'ai fait de ton être mon droit et unique désir  
Tarissant les eaux des Cieux, je te nommai la Sèche  
Et je modelai ton visage et ton corps de ma bêche.

De la Créatrice tu devins créature

De poussières de ton sol je devins homme.

Terre brûlée, essaies-tu de te soustraire à ma démesure ?

Essaies-tu de me calciner dans ce nouvel Herculanium ?

Tes pluies de soufre et de feu ne suffiront à m'anéantir

Je m'obstine depuis à suivre le chant grisant de ma lyre.

Et jamais plus je ne rendrai ton jardin verdoyant

Puisque j'ai trouvé l'utile dans ton sol rougeoyant.

Arbres du monde voisins du ciel et des morts je vous mutile

J'ai oublié que l'un de vos fruits m'apporta la connaissance

Ô Nâhâsh maudit pourquoi as-tu dénoué cette alliance ?

Ô Nâhâsh maudit pourquoi suis-je donc née avec ce nombril ?

Je ne suis rien sans toi, tu n'es plus rien sans moi

Ton sol n'est plus que la poussière où je choisis.

J'ose te défier sur ton désertique damier

Tu es reine dans une case, moi roi à ta merci

Funeste baiser de la mort sur ta terre embrasée

Songe qu'échec et mat sonnent la fin de la partie.

Ainsi nous périrons, quand du fond de l'abysse

Yerma j'entendrai ton cri : j'ai tué mon fils.

## *L'Etat-Bonheur par Nina-Violette M. (Lauréate lycée)*

Tout ce petit monde riait de se découvrir en vie dans cet amas de ferraille. On s'étreignait, on laissait échapper des larmes de joie. Autour de nous cependant, des corps calcinés fumaient toujours.

Mais j'étais en vie, et c'était le principal.

L'usine dans laquelle je travaillais avait explosé. Cela arrive de plus en plus régulièrement. La terre se venge. Grandpa m'avait dit que cela allait arriver. Lui, il a connu l'époque où on respirait dehors. Où l'on ne portait pas de masque anti-pollution, certifié iodé. L'époque on l'on vivait, d'après lui.

Nos livres de classe nous apprennent que son époque, ses années de jeunesse avaient été la honte de l'histoire de l'humanité. Personne n'avait de but. Tout le monde errait, silhouettes sans visage dans la foule, seuls face à eux-mêmes. Nous, au contraire, avons pu naître dans un monde qui s'approchait de la perfection. Les allergies de nos anciens étaient presque éradiquées. Nous entrions dans une ère meilleure.

Une ère meilleure, dans laquelle mon lieu de travail explosait. Mais avant ça, il y a d'abord eu un autre événement, majeur, primordial. La chute de San Francisco. On en parlait du temps de Grandpa. On en parlait, mais on redoutait une menace d'origine naturelle. Finalement, c'est une arme coréenne -ce pays a été rasé depuis- qui l'a enfoui sous l'océan. Apparemment, à l'époque, cet acte aurait provoqué une panique mondiale. Il y en a qui s'habituent à vivre sans bras ni jambes ou avec un foie, ou encore un cœur en plastique, et on fit toute une histoire au sujet d'une péninsule ? C'est devenu courant chez nous. L'ancienne Corée a disparue. A sa place, une Nouvelle-Amérique a vu le jour.

Maintenant, ce sont les rebelles qui ont accès à l'arme atomique. Ils sont disséminés partout en Russie. C'est grand. Mais notre Guide ne s'occupe pas d'eux. Il doit avoir ses raisons. L'état russe n'est pas contre nous. Il n'existe plus. Le siège occupé par les rebelles est un territoire calciné, pollué. Encore une fois, à cause des bombes nucléaires.

Grandpa ne cesse de râler. Son cube est trop petit pour lui. Je ne sais plus exactement pourquoi les cubes ont été construits. Ils datent du temps d'avant, le temps où l'air était respirable. Les appartements antiatomiques sont la nouvelle mode. Dans les cubes, le temps n'a plus cours, il stagne. Il demeure figé dans l'Ancien Monde.

Grandpa voulait conserver le « béton d'avant ». Celui qu'il refait avec du sable qu'il achète en magasin. Il a tenu à rester dans son cube, et ne possède pas de masque iodé. Notre ville n'a pas encore été touchée par une bombe nucléaire, alors pourquoi faire attention ? C'était son argument.

Avant, on trouvait du sable sur les plages, m'a-t-il dit. Je trouve cela aberrant. Pourquoi donc laisser un matériau si désagréable au toucher, volatil et collant à l'eau, en pleine nature ? Sans oublier que son prix est très élevé ! Grandpa dépense des fortunes pour ce sable.

Un jour, il a ramené une petite tige verte, avec son sac de sable, quand j'étais encore inapte au travail. Je n'ai pas aimé. Je l'ai arraché du petit pot où elle avait été posée et je l'ai piétiné. Je sentais qu'elle était mauvaise. Au plus profond de moi, j'étais terriblement mal à l'aise. Grandpa, quand il est revenu dans la pièce, a pris sa tête entre ses mains et a respiré profondément. Je crois qu'il pleurait. Il murmurait, des mots que je ne comprenais pas.

Je sais maintenant, que j'avais entre les mains un des derniers brins d'herbe du continent.

J'ai retrouvé il y a quelques années, en cherchant de quoi me faire un déguisement de bûcheron -métier oublié- dans le cube de Grandpa, une boîte à chaussure, remplie de photos. Sur ces photos, je voyais des gens. Impossible d'être plus précis, la reconnaissance faciale ne fonctionne pas sur ces antiquités. On peut cependant affirmer que ces personnes ont l'air heureuses. Elles s'étreignent, s'embrassent même. Certaines sont prises dans un lieu coloré, rempli de petites guirlandes en papiers. Des plateaux remplis d'amuse-bouche (bien différents de nos rations lyophilisées) sont posés sur une table. Un plateau publicitaire des années 2010. Il y a 60 ans.

Grandpa est sur ces photos. Sa posture est différente. Je ne l'ai connu que voûté.

Il avait l'air... vivant.

Depuis, Grandpa a été arrêté. Il contrevenait au bonheur de tout un chacun, à se raccrocher à son ancien monde. Un monde où tout le monde était malheureux. Cette phrase était constamment répétée, elle était partout visible.

Grandpa n'a pas résisté. Il s'est laissé emporter, sans un regard en arrière. Je ne l'ai jamais revu.

On raconte que les contrevenants suivent un traitement thérapeutique et homéopathique, destiné à annihiler toute envie de révolte, et étaient réinsérés en société dans les pays défavorisés, pour répandre la parole de notre Etat-Bonheur. Les informations que l'on capte sur les radios pirates sont toute autres. Lobotomie. Et toundra arctique.

Grandpa a été arrêté, et peut-être par ma faute. Je ne le voulais pas. Je ne souhaitais que son bien. J'avais prévenu mon instructeur que mon Grandpa possédait un artefact de l'Ancien Monde, une « plante » ? Il m'avait rassuré, me disant que l'on pourrait lui faire entendre raison. Je lui ai souris, confiant dans notre Etat-Bonheur.

Et j'étais en vie, et c'était le principal.

Le temps passe, les bombes s'écrasent et je ne parviens plus à me rappeler de Grandpa. L'on me dirait que c'est inutile de penser aux rebelles. Je suis bien placé pour savoir que personne, aucun politique, aucun citoyen n'est totalement innocent. Je ne parviens plus à me rappeler de lui, mais j'ouvre les yeux comme lui. Mon Etat-Bonheur n'est qu'un leurre. Nous ne sommes que des silhouettes errantes, carbonisées au plus profond de nous. Nous avons subi des dommages irréversibles. Les attaques à la bombe atomique ont détruit cette planète, qui ne peut plus être considérée comme telle. La vie n'existe plus. Nous avons perdu toute la beauté. Nous sommes des corps mouvants, ne nous nourrissons que de croisements d'animaux, pour

maximiser leur profit. On raconte que certain n'ont même jamais eu de tête. Notre planète n'est qu'une masse rocheuse. Il n'y a plus de verdure naturelle. Le dernier Cyprés à avoir été conservé est enfermée dans une chappe de plomb, au musée d'Histoire Naturelle.

Ma peau se décolle lentement. Je ne porte plus mon masque iodé depuis plusieurs semaines. Des semaines après l'explosion de l'usine. Mon corps brûle de l'intérieur. Tout comme nous avons fait brûler cette planète, qui n'est pas la mienne et ne l'a jamais été. Je ressens ce que Grandpa a ressenti, depuis la première salve atomique. Je pense qu'il était heureux en arctique, le peu de temps qu'il y a vécu. Il n'était plus qu'un imbécile heureux, sans souffrances.

Mes ongles sont tombés. Il n'y a aucune échappatoire. Un sourire dévoile mes gencives ensanglantées. J'essaie de fermer les yeux une dernière fois. Mes paupières ont déjà été arrachées. Tant pis. Je m'allonge sur le béton froid du cube de Grandpa, et j'attends.

La mort ne sera plus longue.

### *Les larmes du ciel* par Cilian M.M. (Lauréat cycle 4)

*L'humain a résolu de nombreux problèmes, mais il y en a un que personne n'a jamais affronté : la pollution de la planète. Pourtant, n'est-il pas temps d'arrêter de parler et d'agir plus sérieusement ? Cette question, posez-la aux Migratos, une tribu d'oiseaux migrateurs.*

Il fait maintenant très froid dans le Nord et le temps est donc venu pour les Migratos de migrer vers le Sud. Mais cette fois-ci, ils n'emprunteront pas la même route que les années précédentes car celle-ci est devenue inutilisable et vous saurez vite pourquoi. Ils vont donc faire un large détour. Parmi ces oiseaux, se trouve Enobrac, un jeune mâle très curieux, qui va entamer sa première migration. Il est impatient de partir, pourtant... s'il savait toutes les horreurs qui l'attendent, je puis vous assurer qu'il changerait d'avis.

C'est donc au lever du soleil que la migration commence. Enobrac est accompagné de son père, Tristan qui, malgré son grand âge vole avec la grâce de ses toutes premières années. Dès que la tribu survole l'Europe, Enobrac remarque une chose : tout se ressemble, certains humains ont trois voitures! Il y a bien sûr d'autres ressemblances mais celle-ci est la plus frappante. Enobrac demande à son père : "Père, pourquoi certains humains ont-ils trois voitures alors qu'ils ne peuvent qu'en conduire une à la fois, je ne comprends pas? Nous, les oiseaux et les autres animaux, ne prenons de la Terre que ce dont nous avons besoin". Son père qui s'était aussi posé beaucoup de questions lors de sa première migration, répondit simplement: "Les humains sont très difficiles à comprendre, ils aiment prétendre faire le bien mais ils sont intimement et avant tout conduits par leur intérêt propre et la vanité. Ils prêchent "aime ton voisin comme tu souhaiterais que l'on t'aime", mais ils aiment avoir plus que les autres. Beaucoup d'entre eux pensent que le bonheur est d'avoir plus que son voisin.

Les oiseaux continuent d'avancer et ils atteignent ensuite la Pologne. Les paysages paraissent fabuleux à première vue, mais ça, c'était avant qu'ils ne commencent à suffoquer très violemment. Enobrac se met à regarder en dessous de lui et voit comme un volcan de

fumée noire surgir vers le ciel. Son père lui explique qu'il s'agit d'énormes usines électriques qui fonctionnent au charbon et que celles-ci sont une grande source de pollution. Mais Enobrac ne comprend toujours pas pourquoi ils détruisent leur magnifique planète bleue, alors son père lui explique que cela rend certaines personnes plus riches et que grâce à cela, ils peuvent avoir leurs deux ou trois voitures. "Mais pourquoi personne ne bannit cela?" demande Enobrac en suffoquant. Son père lui répond que les humains ont des politiciens et gouvernants qui aiment être au pouvoir mais ne se préoccupent guère de mener leur peuple vers de meilleurs horizons (il doit toujours y avoir un gagnant dans le jeu...).

Les Migratos survolent ensuite la Syrie, qui est en guerre. Ce qui se produit en-dessous d'eux est horrible, par la violence et la cruauté qui se déchaînent, mais aussi par leur impuissance à venir en aide à la population qui fuit, les vieilles personnes toutes affaiblies ainsi que des nourrissons sous les tirs et les bombardements... Enobrac n'a jamais vécu quelque chose de pareil, il ne connaît que l'amour de ses parents et de ses amis... Et c'est lorsqu'un objet volant manque de s'écraser sur eux qu'Enobrac demande à son père : "Papa, pourquoi se battent-ils? Pourquoi ne pas vivre ensemble et profiter de la vie à la place de gagner aujourd'hui et peut-être perdre demain? Est ce qu'ils se battent parce qu'ils n'ont pas assez de nourriture?". Tristan ne sait pas quoi répondre mais il ne peut laisser son fils ainsi, alors il lui dit: "Les humains sont décidément très étranges Enobrac, les raisons de se battre sont beaucoup plus simples pour les humains: certains croient en la Lune, d'autres au Soleil. Une tribu veut toujours être la plus puissante, alors elle prend, elle prend jusqu'à ce que l'autre tribu ne l'accepte plus et réagisse par la violence et la maladie de l'avidité « se transmet ». À ce moment précis, Enobrac aurait voulu être une colombe et voler à ras du sol, mais il ne peut pas. Il se contente donc de verser une simple larme. Mais il est tellement affecté qu'il se demande si cette larme n'est pas du pétrole.

Les Migratos continuent leur chemin jusqu'à un point où le ciel est tellement noir et pollué qu'ils ne peuvent plus continuer, c'est un véritable désert triste et monochrome. L'oiseau qui est en tête, Théodore, annonce qu'à cause des avions, ils ne peuvent continuer. Enobrac avait déjà entendu parler des avions, apparemment, ceux sont des oiseaux géants, généralement blancs, très dangereux. Mais après tout, il n'a pas peur car il n'en a jamais vu et c'est le vieux sage Liam qui lui a raconté cela quand il était très petit. Liam bien que sage, est devenu fou à cause de tous les gaz produits par les usines et qu'il a respirés... Il ne mange que des canettes vides jetées par les humains et sort rarement de son nid. Enobrac a donc demandé à son père: "Papa, sont-ils vraiment si dangereux les avions?" et Tristan a répondu: "Liam t'a un peu menti...oui, les avions sont très dangereux. Ceux sont des machines construites par les humains pour se déplacer et s'ils te touchent, tu risques de mourir. Au départ, les avions étaient une bonne idée mais ils sont devenus des machines de guerre. Te souviens-tu de Gérémiás, il a été percuté par un avion et il en est malheureusement mort. Enobrac se demande alors pourquoi les humains doivent voyager à l'autre bout du monde toutes les deux semaines mais il préfère ne pas le demander à son père. Celui-ci pense à son ami mort...

Les Migratos planent ensuite au-dessus des champs, mais ils sont forcés de changer de chemin car les pesticides et le fumier les font tousser brutalement. Ils se dirigent donc vers l'océan. Avant d'entamer la traversée, ils décident de s'arrêter sur une île au large pour manger. Les oiseaux s'arrêtent alors sur une déchèterie où ils mangent de la nourriture que les humains ont jetée. Enobrac ne comprend pas pourquoi les humains jettent toute cette nourriture. Il pose donc la question à son père qui lui répond : "Regarde la pomme que tu es

en train de manger Enobrac, elle a été jetée seulement car elle n'a pas la forme que les humains attendent d'une pomme... Et le sac de riz là-bas, il a été jeté car les humains n'en voulaient plus alors que dans des pays pauvres, des enfants nageraient jour et nuit dans une mer gelée pour en avoir ne serait-ce qu'un grain. Les humains sont égoïstes. Ils sont pleins de défauts mais ne constatent que ceux des autres”.

Et sur cette conversation les Migratos reprennent la mer. Après deux heures de vol, Enobrac a faim lorsqu'il aperçoit quelque chose flotter sur l'eau. Il fonce en piquet vers la surface lorsque son père l'avertit que c'est du plastique et que s'il le mange il s'étouffera et mourra dans d'atroces souffrances, comme de nombreux oiseaux. Le petit oiseau remarque la présence de plastiques partout dans l'océan. Plus tard, il croit apercevoir un continent. Il veut s'y poser mais son père lui dit que ce n'est que du plastique accumulé : le 7ième continent! “Les humains sont décidément très sales” se dit Enobrac. Il voudrait aller pêcher mais il ne le fait pas, son père l'avertit que les poissons sont contaminés dans ces zones car ils consomment le plastique rejeté par les humains.

Les Migratos atteignent finalement le Sud de la France où ils espèrent passer l'hiver. Enobrac est épuisé, accablé par la chaleur insoutenable des terres desséchées. Les Migratos doivent donc remonter un peu vers le Nord. Enobrac est anéanti, sans force pour un combat de trop, et il pose donc l'ultime question de ce voyage à son père, celle qui répondra à toutes les précédentes: “Papa, pourquoi les humains ont-ils fait tout cela? Ils ont détruit leur planète. Pourquoi?” Et Tristan répond à son fils, sans haine: “Les humains vivent à court terme comme une espèce qui ne peut organiser sa vie pour un objectif à long terme. Mais j'ai entendu parler, sur un de ces énormes écrans que les humains adorent, d'un vieil homme, très sage, dans le pays de l'opportunité de l'autre côté de l'océan...Cet homme, n'est pas comme les autres, il n'a plus rien à perdre n'y à prouver, alors il veut changer cette terre pour un monde meilleur, protéger le climat et la nature, donner une éducation à tous et mettre fin à toutes ces inégalités sociales...” Enobrac, qui n'avait plus l'énergie de croire en la vie, se redresse lentement, il veut croire en cet homme et la tribu des Migratos s'envole dans un ciel couleur carbone.

### *Happy Ending par Adélaïde P. (Lauréate cycle 4)*

Il était là, pensif, au soleil, son maigre mais robuste corps ondulait au son des guitares lointaines et des applaudissements des gens. Seul, sans ami, ni famille, dans ce grand espace vide, pensant aux moments joyeux du passé, Oihan était perdu et un grand sentiment de solitude commençait à lentement s'installer en lui. Oihan, autrefois le Grand, le Fort, le Brave, était désormais Oihan-tout-court, le Solitaire ou encore le Malheureux. Ses parents lui manquaient plus que tout, ainsi que ses amis, et il aurait donné tout pour les revoir ne serait-ce qu'un instant, pour leur dire au revoir... Ouvrant les yeux, il ne voyait plus que le spectre d'une forêt, lui semblant autrefois si réconfortante et familière mais qui était désormais sans l'ombre d'un espace vert. Tout cela semblait un cauchemar dont on ne pouvait jamais se réveiller...

« Ho ! Tu dors ? » fit une petite voix dans l'oreille d'Oihan,

« Mais non, banane, bien qu'il n'y en ait plus... Tu vois bien qu'il rêve les yeux ouverts ! » chuchota une autre voix, plus faiblement,

« Viens m'aider un peu à me lever, que je me rende compte dans quel état je suis, Coco ! ».

Oihan, ayant laissé ses paupières se fermer doucement au son lointain de la musique, avait néanmoins les oreilles totalement « ouvertes » et en état de marche.

« Écoutons-les encore un peu, et après, je pense qu'il serait bien temps de demander à ces petites bêtes ce qu'elles font près de mon oreille gauche ! » se dit le petit Kapok, prêt à en découdre avec ces impolis étrangers résidant « chez lui ».

« Hazel, je me suis coincée entre les deux branches hamac du gros balourd, là-bas, en descendant ! ».

Oihan, impatient tel qu'il l'était, n'hésita pas : « Qui est-ce que vous appelez le gros balourd ? » tonna-t-il.

« Ah non, pas toi Monsieur l'arbre, on parlait d'Olive, le paresseux ! n'est-ce pas Hazel ? » répondit la petite voix, qui ressemblait étrangement à celle d'un singe écureuil commun. « Tout à fait Coco ! » acquiesça sa sœur jumelle, avec un sourire espiègle, caractéristique de l'espèce de singes d'où elle faisait partie.

« Mais alors, qui êtes-vous, qui est Olive et que diantre venez-vous faire ici ? » demanda Oihan, toujours un peu en colère.

« Et bien, connais-tu le phénomène effrayant où ces diables d'humains s'amuse à couper la forêt entière ? C'est pour cela que nous sommes chez toi, pardi ! » dit le fameux Olive, très lentement.

« Oui, effectivement ! C'est pour cela que nous sommes venues nous abriter sous tes branches ! » jubilèrent les jumelles en chœur.

« Mais alors », dit Oihan, « C'est pour ça que mes parents et mes amis ne sont plus là ? Et pourquoi diable ne suis-je pas donc au paradis des arbres ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre, pourquoi donc moi, qui suis si faible et petit, aurais la responsabilité de veiller sur vous ? » se lamenta notre pauvre petit arbre.

« Hé, vas-y doucement sur les lamentations, si tu es le seul survivant, c'est pour une raison ! » fit un papillon d'un bleu éclatant, qui s'était doucement posé sur le nez d'Oihan pendant la conversation, « Ce n'est pas parce que tu es petit que tu ne peux pas sauver la forêt ! ».

Tout d'un coup, ils entendirent un grondement sourd et ténébreux.

« Non ! Pas leurs engins machiavéliques, encore une fois ! Comment allons-nous faire maintenant que notre abri est condamné à une mort certaine ? » cria Coco, des larmes coulant soudainement sur ses petites joues, autrefois rose de joie et plaisir. Oihan, dans un mélange de détermination et de rage, quoiqu'un peu offensé par les propos du petit singe, se décida à



protéger ses nouveaux amis, coûte que coûte. Mais plus les hommes avançaient, plus il se décourageait. Les plus cruels d'entre eux se mirent devant lui, commençant à l'examiner et à lui graver une grande croix sur la plus belle partie de son tronc. Alors, notre petit arbre, prit un grand souffle, entreprit de réunir tout le courage qu'il avait en lui et commença, d'une voix faible, à demander grâce pour ses amis. Mais les cupides hommes continuaient leur barbare destruction.

« Tu peux le faire, Oihan, nous comptons sur toi ! » dit un Toucan, se joignant à un perroquet aux couleurs flamboyantes. Oihan reprit son courage à deux mains, et avec tout son cœur et des larmes de détresse coulant sur ses joues, il chanta son désespoir, pour la vie sauve de ses amis, et aussi pour rendre hommage à ses défunts parents, qu'il n'avait pas pu saluer une dernière fois avant leur voyage vers le paradis des arbres, où il craignait d'aller contre son gré :

« This is the way you left me, I'm not pretending, No hope, no love, no glory, no happy ending », entonna-t-il d'une voix émue, brisée par la colère et la tristesse éprouvée durant les dernières heures passées avec les rescapés de la forêt. Les hommes levèrent la tête au son de la voix douce et mélodieuse d'Oihan, confus et en colère d'être ainsi dérangés.

« Je vous en prie, ayez pitié ! Sans les arbres, vous n'aurez plus d'oxygène, d'animaux ni même de ressources naturelles ! » cria l'arbre, au-dessus du vent qui s'était maintenant installé sur l'ancienne forêt, faisant trembler son corps et ses maigres feuilles.

« Vous voyez, la Terre est en colère ! Elle n'arrêtera pas de vous faire des malheurs tant que vous continuerez à la tourmenter ! Est-ce cela que vous désirez, en êtes-vous bien sûrs ? Qu'est-ce qu'un peu de compassion vous coûte ? Un litre d'huile de mes cousins ? Un peu de la place que je prends ? La place que mes parents occupaient ? Soyez humains, pour une fois, et ne vous comportez pas comme des sots et des lâches ! Soyons unis, soyons frères, et soyons fiers d'être les enfants de notre mère, la Terre ! ». Une fois son cri de désespoir achevé, un grand silence régna sur la forêt.

Soudainement, et comme par magie, le ciel redevint bleu comme il l'était autrefois, et tous les animaux, en chœur, reprirent la chanson d'Oihan, faisant écho dans ce qui était autrefois la forêt tropicale. Le vent harmonisant avec les voix des animaux, ainsi que des insectes et d'Oihan, chantait lui aussi sa propre mélodie. Alors, les hommes, émus, pensant à leurs enfants, les enfants de leurs enfants et aux enfants des générations futures, se résignèrent, un à un, et chantèrent de tout leur cœur, se joignant, repentants de leurs poltronneries, au grand Oihan, Kapok et sauveur de sa chère et tendre forêt.

### *Le droit de la jungle ? par Victor D. (Lauréat cycle 3)*

Je me souviens de ma jeunesse passée dans une jungle en Asie. Tout y était paisible. Dans cette jungle tout était beau, fleuri et vert. Cette jungle était sauvage, la végétation était luxuriante. La flore et la faune étaient extrêmement riches. Les différentes espèces se côtoyaient en harmonie. Les chauves-souris venaient par milliers un jour précis dans l'année, à la fin de la saison des pluies. Je pouvais y voir des aras bleus, jeunes et verts, comme je

pouvais y voir des toucans qui lançaient des cris par saccades. Des poissons plongeaient dans la rivière transparente. L'eau fraîche de celle-ci-faisait venir des tigres et des panthères, ils s'y désaltéraient. Les singes hurlaient de bonheur. Ces cris furtifs et stridents étaient signes de vie. Ils grimpaient dans les arbres avec leurs congénères de façon à pouvoir y jouer. Tout était somptueux. Des fleurs roses et jaunes avec des petits points noirs poussaient sur des lianes tombantes du haut des arbres. Des orchidées y prenaient leurs aises. Des insectes malins et nombreux ressemblaient aux végétaux les entourant. Des cohortes de fourmis s'organisaient pour récolter de quoi manger. Une multitude de fruits exotiques poussaient sur les arbres pour nourrir tous ces animaux. Tout y était varié, tout y était coloré, tout y était en mouvement. Quand je me concentrais, je respirais l'air pur. Je me sentais bien dans cet environnement, bercé dans une douce chaleur humide.

Mais un jour tout bascula. Au fur et à mesure des années, tout se dégradait. L'air devint difficile à respirer, plus chaud, plus sec. Une chaleur étouffante et brûlante ! Les feuilles tombaient des arbres et nous pouvions voir des cadavres d'animaux. J'entendais des voix de personnes qui disaient qu'ils voulaient raser la forêt. J'avais l'impression d'entendre des gémissements de la flore et de la faune qui commençaient à disparaître. Je pouvais écouter les bruits des animaux affolés ainsi que le fracas des arbres abattus. Je n'entendais plus les singes hurler, comme je n'entendais plus les autres animaux. Les oiseaux, partis pour des pays lointains, ne sont jamais revenus. Mes sens m'indiquaient que les hommes présents brûlaient des arbres, car... ça sentait les cendres et la fumée. Des bruits de véhicules et de machines destructrices inventées par les hommes occupaient tout l'espace sonore. Ces individus détruisaient tout sur leur passage.

L'eau, qui coulait dans les belles rivières transparentes, l'eau que j'avais connue, n'est plus que pétrole et poison. Les poissons morts ont été emportés par le courant. La rivière, source de vie, est devenue un symbole de mort. La belle forêt de mes souvenirs s'était évaporée.

Des hommes venus d'ailleurs se sont emparés du territoire. Les bruits ont changé. Les couleurs ont changé. Les hommes ont transformé la forêt en désert. Le sol craquelle à présent.

Le vert de la forêt a laissé sa place au rouge-orangé du désert. La douceur de la forêt est devenue violence du désert. La mort s'est imposée dans ce nouveau désert. L'odeur des cadavres a pris la place de celle des arbres, de leurs fleurs et de leurs fruits. Pourquoi ces gens ont fait cela ? Je ne sais pas. Par contre je sais que ces hommes ne veulent pas du bien à la nature. Sont-ils égocentriques et égoïstes, ou sont-ils inconscients et fous ?

Des gens aimables ont bien tenté de planter des arbres pour que la nature reprenne vie ici. Mais tout s'est dégradé trop rapidement. Les machines ont rasé si vite la forêt, la chaleur est montée si soudainement que ces actions sont restées inefficaces.

La terre a changé. Les vents et les courants d'autrefois ne sont plus. Le vent du sud chargé d'eau en période de mousson n'existe plus. La saison des pluies qui nous faisait tous vivre n'est plus. Cette jungle est désormais abandonnée, desséchée, agonisante. Elle n'est plus que souvenir. Elle n'existe plus que dans ma mémoire.

Je m'appelle Mang, je suis le denier des manguiers. Avec moi, la lignée des fruitiers s'éteindra. Avec moi la forêt disparaîtra sans espoir de retour.

### *Le chant du pissenlit par Gabrielle E. (Lauréate cycle 3)*

11 juin 3021

Clarisse était blottie contre sa grande sœur. Il faisait nuit et, dans la pénombre, on ne distinguait rien d'autre qu'une terre brûlée, sèche et couverte de déchets. Deux jours que Shannon et Clarisse étaient sans nouvelles de leurs parents. Deux jours qu'elles étaient seules. Avant-hier encore, tout était beau et joyeux – du moins dans leur petit village.

Un soir, désobéissant aux consignes de leur père, les deux sœurs avaient découvert un reportage diffusé par la télévision. Le présentateur montrait les images d'un ouragan brûlant qui recouvrait les plaines de millions de piles, de canettes et de sacs plastique. Des gens couraient dans tous les sens, certains trébuchant sur des emballages, d'autres suffoquant sous des montagnes de déchets. Shannon avait fini par ramener Clarisse dans leur chambre commune. Elle voulait empêcher sa cadette d'en voir davantage. Mais Clarisse avait vu les images, elles s'étaient gravées dans sa tête et elles allaient hanter ses cauchemars. Avant de s'endormir, Clarisse avait demandé d'une voix tremblante :

— Shannon, et si ça nous arrivait aussi ? et si la pollution finissait par gagner le village ?

L'aînée savait très bien que, pour ne pas mentir, il aurait fallu répondre : « Nous sommes en danger, les tempêtes de déchets peuvent nous tomber dessus à n'importe quel moment. » Mais elle voulait rassurer sa petite sœur : celle-ci n'avait que six ans, après tout. Alors, au lieu de lui dire la vérité, après avoir bordé Clarisse, elle s'était glissée sous ses couvertures et lui avait chuchoté :

– Ne t'inquiète pas, ça ne nous arrivera pas. Il ne nous arrivera rien. Papa et maman nous protégeront. O.K. ?

Shannon avait entendu sa sœur murmurer un « Oui » sans conviction. La journée suivante s'était déroulée normalement, mais, le surlendemain, à leur réveil, les tornades d'ordures avaient emporté presque toute la maison ; autour d'elles, des gens allaient et venaient précipitamment. Clarisse n'était pas encore tout à fait réveillée. En entrouvrant les yeux, elle avait vu son père. Il criait en direction de sa mère, qui hurlait quelque chose à sa sœur en lui tendant une sacoche rouge pleine à craquer. Clarisse ne comprenait rien de ce qu'ils disaient : le vent qui sifflait à ses oreilles emportait les paroles. Shannon s'était emparée de la lourde sacoche, l'avait passée en bandoulière et s'était précipitée vers Clarisse.

À ce moment-là, la cadette avait remarqué que sa sœur avait les larmes aux yeux.

– Que se passe-t-il ? avait demandé Clarisse.

– Rien, rends-toi ! avait grogné sa sœur. Elle avait soulevé la fillette et l'avait posée le plus délicatement possible sur ses épaules. Puis, en prenant garde à ce qu'elle ne tombe pas, elle s'était mise à courir le plus vite qu'elle pouvait, sans savoir dans quelle direction.

Au bout d'une heure de course haletante, Shannon s'était arrêtée. La nuit était tombée.

Shannon dut tout expliquer à sa sœur. Elle lui raconta que leur mère lui avait dit de protéger Clarisse, de trouver un endroit encore vivable et de s'y installer. Elle lui dit aussi que la sacoche rouge avait de quoi les nourrir toute une semaine. Après cela s'ensuivit une série de questions et de réponses, les réponses étant le plus souvent : « Je ne sais pas ». Après avoir partagé un morceau de pain, elles se remirent en route.

Au bout de six jours de marche – qui en parurent douze à la cadette – les deux sœurs finirent par apercevoir un petit coin de verdure, loin des détrit. Elles décidèrent de s'installer là temporairement. Shannon avait construit une cabane avec des branchages trouvés dans les alentours. Trois jours passèrent. La sacoche se vidait ; dans les ruines d'une épicerie, elles trouvèrent de quoi se nourrir. Un matin, les deux sœurs virent que deux pissenlits avaient poussé dans la cabane.

Clarisse en cueillit un et détacha la fleur pour ne garder que la tige creuse. Elle se mit alors à souffler dedans : une note de musique en sortit. C'était un jeune voisin qui lui avait appris comment fabriquer une flûte à partir d'un pissenlit. Shannon imita sa petite sœur, puis, ensemble, elles se mirent à jouer du pissenlit tout en dansant. Ce jeu dura une bonne partie de la matinée. Quand elles s'arrêtèrent, de sa voix fluette Clarisse déclara :

– Je veux aider les gens qui n'ont plus de maison à cause des tempêtes. Il doit bien y avoir d'autres coins de verdure habitables et d'autres pissenlits...

Pour la première fois depuis longtemps, une lueur d'espoir brillait dans ses yeux. Sa sœur lui sourit et dit :

– Oui, c'est ce que nous allons faire.

Main dans la main, elles repartirent en direction du village, bien décidées à sauver ce qu'il restait de la terre – pour qu'à nouveau résonne le chant du pissenlit.